

SOCIÉTÉ





MÈRES DE CRIMINELS

Mon fils est un ASSASSIN

ELLES LES ONT MIS AU MONDE, LES ONT CHOYÉS (OU PAS), ET UN JOUR, LEURS ENFANTS ONT COMMIS L'IMPENSABLE. VIOLS, MEURTRES, ATTENTATS... PEUT-ON CONTINUER À AIMER SON FILS QUAND IL EST DEVENU UN MONSTRE ? ENQUÊTE.

Par Céline Puertas

C'est impossible qu'il fasse une chose pareille. Impossible. Il m'a dit : "Mais maman, je te le jure, je te l'assure !", les yeux dans les yeux. Je le crois. S'il était coupable de quelque chose, il aurait la tête qui changerait. Il serait différent. Il ne pourrait pas me mentir jusqu'à ce point-là. S'il y avait eu le moindre doute, je l'aurais senti. » Christiane Lelandais, la mère de Nordahl Lelandais, a clamé l'innocence de son fils pendant des semaines. Jusqu'à ce qu'il avoue, en février dernier, son implication dans le meurtre de la petite Maëlys, puis dans celui du caporal Noyer. Depuis, Christiane Lelandais a gardé le silence, anéantie, comme toutes ces mères qui ont découvert du jour au lendemain que leur fils avait du sang sur les mains.

DU BIBERON À LA PRISON

Quelle que soit la nature du crime, il y a une question que toute mère d'assassin se pose jusqu'à la fin de sa vie (et que le monde entier semble hurler dans ses oreilles encore abasourdi par la nouvelle) : « Comment ai-je pu ne rien voir venir ? » Aux États-Unis, le 20 avril

1999, Dylan Klebold, 17 ans, abat de sang-froid avec un autre camarade, Eric Harris, douze élèves et un professeur du lycée de Columbine, où il est scolarisé, et blesse vingt personnes. Il se donne ensuite la mort. Sa mère, Sue Klebold, a, comme tous les matins, entendu son fils partir et claquer la porte en lâchant un simple « bye ». Dans son *Ted Talk* (regardé plus de 4 millions de fois), cette septuagénaire au regard doux explique, des larmes dans la voix : « Avant la fusillade, je me considérais comme une bonne mère. Pendant des années, j'ai passé mes souvenirs au peigne fin, essayé de comprendre à quel moment j'avais échoué en tant que parent. J'ai fait une erreur. J'ai mis son changement d'humeur sur le compte de l'adolescence. Si ça arrivait aujourd'hui, je creuserais pour comprendre ce qui le tracasse. J'ai été incapable de l'empêcher de faire du mal aux autres et de se faire du mal. » Sa culpabilité dévorante, Susan l'a couchée sur le papier, dans son ouvrage *Comment mon fils a-t-il pu tuer ?* (Robert Laffont), après s'être murée dans le silence pendant dix ans. Sophie et Dominique Moulinas, les parents de Matthieu, un jeune Gardois >

de 17 ans qui a violé et tué une de ses camarades, Agnès Marin, ont, eux aussi choisi d'écrire leur douleur, à défaut de pouvoir en parler, dans *Parents à perpétuité* (Flammarion). Dès la première page, ils expliquent : « Nous sommes pétris de honte, de chagrin, de culpabilité. Après quatre années de silence, nous voulons, ici, essayer de comprendre. En remontant le fil de notre histoire, de nos décisions de parents, bonnes ou mauvaises, sans rien omettre, sans rien cacher. »

À QUI LA FAUTE ?

Comprendre. Une idée qui vire à l'obsession pour beaucoup de parents. Quelle est leur responsabilité dans la dérive de cet enfant ? Est-il possible de déceler des indices en amont, avant que le point de non-retour ne soit atteint ? Pour Roland Coutanceau, psychiatre expert auprès des tribunaux et auteur de *Violences et famille* (Dunod), il faudrait déjà comprendre pourquoi un enfant devient un meurtrier. Et l'ensemble des paramètres à prendre en compte est complexe. « L'idée qu'un enfant qui dérive dans la transgression a été mal éduqué est populaire, et théorisée par certains psys. Mais c'est une vérité partielle. Il y a un facteur de construction éducative, il y a un facteur de données psychobiologiques, et puis il y a quelque chose d'encore plus subtil, ce qu'on appelle l'imaginaire. On

ne sait pas pourquoi certains aspirent à être président de la République, et d'autres à devenir des meurtriers. J'ai, par exemple, suivi un jeune qui voulait absolument tuer un Français moyen, du genre attaché-case et costume gris. Il pensait qu'ainsi il se ferait remarquer, en réalisant quelque chose d'unique. » Certains passages à l'acte surprennent totalement l'entourage. D'autres moins.

Il y a des parents qui ne voient rien venir, d'autres qui identifient des comportements étranges, turbulents, s'inquiètent, mais ne savent pas comment gérer cet enfant incompris qui se tient face à eux. « Un enfant plus tonique et plus provocateur que la moyenne est difficile à élever. Est-ce qu'on peut considérer que l'éducation n'a pas été assez efficace dans certains cas ? Oui, peut-être. Je pense être un bon psychiatre et pourtant, parfois, au contact de certains jeunes, je me dis : "Si j'étais leur père, je ramerais comme un malade." Il y a des tempéraments qui dépassent la capacité éducative des parents. Plusieurs futurs meurtriers passent sous les radars des psys qui les suivent, alors comment demander aux membres de la famille d'avoir le recul suffisant ? »

UNE ENFANCE VIOLENTE

Chaque meurtrier a une histoire différente, mais une chose est sûre : de nombreux tueurs en série ont vécu



Dans plus de 90 % des cas, on trouve des problèmes d'alcoolisme ou de drogue au sein de la cellule familiale, des abus physiques, sexuels ou psychologiques sur l'enfant.

Stéphane Bourgoïn, spécialiste des tueurs en série





Comment Sue Klebold aurait-elle pu imaginer son fils Dylan en tueur de masse ? À droite, Klebold, 17 ans, se filme juste avant de perpétrer, en avril 1999, le massacre de Columbine.



des traumatismes dès le plus jeune âge. Et si tous les bébés nés dans des familles à la dérive ne sont pas devenus des serial killers, une enfance difficile est un fort dénominateur commun. Stéphane Bourgoïn, auteur de *L'Ogre des Ardennes* (Grasset) et *Tueurs* (Points), spécialiste de ces assassins au mode d'action particulier, en a rencontré soixante-dix-sept, aux quatre coins du monde. Tous lui ont parlé de leurs parents, sans exception. « Dans plus de 90 % des cas, on trouve des problèmes d'alcoolisme ou de drogue au sein de la cellule familiale, des abus physiques, sexuels ou psychologiques sur l'enfant. Ed Kemper (dix victimes au total, dont ses grands-parents et sa propre mère, ndlr), m'a beaucoup parlé de l'absence de son père. Et son passage à l'acte est totalement motivé par la haine de sa mère, qui, en plus de lui répéter qu'il était un bon à rien, le faisait dormir dans la cave, à côté de la chaudière, alors que sa sœur avait une chambre à elle, à l'étage. Stewart Wilken

(condamné à la fin des années 1990 pour meurtre et cannibalisme, ndlr) a été violé par son père, qui lui brûlait les parties génitales avec des mégots et le laissait se nourrir dans l'écuelle des chiens. Tommy Lynn Sells (condamné à mort en 1999 pour un meurtre maïssoupçonné d'en avoir commis au moins vingt et un autres, ndlr) avait une sœur jumelle. Quand elle est morte, sa mère a inscrit le prénom « Tommy » sur sa pierre tombale. Elle louait également son fils à un voisin pédophile. »

MÈRES À LA BARRE

Chroniqueuse judiciaire et auteure de *L'Amour (fou)* pour un criminel (Le Cherche-Midi), Isabelle Horlans a couvert plus de trois cents affaires et faits divers, et assisté à deux cents audiences. Elle a vu des dizaines de mères défiler à la barre, les a observées, meurtries au plus profond de leur chair, avoir le courage de se présenter au tribunal, de se tenir debout face aux familles de victimes, endeuillées à jamais

« Ces mères demandent parfois pardon à la place de leur fils. Elles ne minimisent pas [...] mais souhaitent dire leurs regrets, immenses. »

Isabelle Horlans, chroniqueuse judiciaire

à cause de l'enfant qu'elles ont mis au monde. « Ces mères ont souvent un discours d'apaisement et demandent parfois pardon à la place de leur fils. Elles ne minimisent pas les actes, mais souhaitent dire leurs regrets, immenses. » Et, malgré l'intensité de leur chagrin, il est fréquent qu'elles gardent le contact avec leur enfant, sauf dans le cas des tueurs en série, qui ne reçoivent que très peu de visites >



Mohammed Merah

Paris, octobre 2017. La mère de Mohammed Merah, Zoulikha Aziri, au procès de son autre fils, Abdelkader Merah, soupçonné d'être le complice de son frère.

de leurs parents. « Quand on a un fils qui est devenu un meurtrier, c'est forcément un traumatisme terrible, mais ça reste le fils aimé. Mohammed Merah (qui a tué sept personnes dont trois enfants à Toulouse et Montauban en mars 2012, ndr) a commis des actes d'une cruauté inouïe. En dépit de cela, sa mère est restée présente. » Renée Leprince, la mère de Dany Leprince, condamné à perpétuité pour le quadruple meurtre de son frère, de sa belle-sœur et de deux de leurs filles, a, elle aussi, soutenu son fils, qui n'a cessé de clamer son innocence, jusqu'au bout, alors que l'enquête piétinait. « En dépit de l'horreur des faits, précise la journaliste, Renée

« Certains parents essaient de pardonner et s'ils ne peuvent excuser le crime, ils condamnent l'acte, pas l'homme. »

Roland Coutanceau, psychiatre

Leprince l'a défendu bec et ongles, c'était extrêmement touchant. Mais une fois le procès passé, après plus de dix ans de drame familial, elle a fini par se suicider. Elle s'est pendue dans son garage. » Elle avait 66 ans. Dany a depuis été remis en liberté, mais, vingt-quatre ans plus tard, l'affaire reste opaque.

DES PARENTS SEULS CONTRE TOUS

En plus de la culpabilité écrasante, les parents et proches de meurtrier ont une autre croix à porter : la violence des réactions à leur encontre. Coups de fil anonymes, insultes sur les réseaux sociaux, maisons caillassées, menaces en tout genre... Un deuxième choc extrêmement violent à encaisser qui peut pousser les proches à déménager ou à changer d'identité. « J'ai toujours eu beaucoup de considération pour les familles des victimes, mais aussi pour celles des meurtriers, explique Isabelle Horlans. Ces gens sont aussi dans la détresse. Vous imaginez vous retrouver

seule avec le portrait de votre fils dans votre salon, pendant que son nom est répété en boucle sur BFM TV ? Lui est en prison, dans un environnement qui le préserve de l'extérieur. Mais la famille du criminel, elle, continue d'aller faire ses courses au supermarché du coin. La vie quotidienne devient un enfer. » Si une aide psychologique est logiquement proposée aux familles de victimes, pour les parents de meurtriers, la prise en charge ne fait pas partie du protocole. Beaucoup n'osent d'ailleurs pas consulter. Roland Coutanceau en a rencontré une poignée : « Il y a des destins affectifs très différents selon les parents. Certains veulent essayer de pardonner. Et s'ils ne peuvent excuser le crime, ces parents condamnent l'acte, pas l'homme. D'autres préfèrent renier leur enfant. D'une manière générale, les parents de criminels ont peur et se replient sur eux-mêmes. Souvent abandonnés par leurs amis, ils sont pestiférés, comme leur propre fils. » •